Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

126 | 2019

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses (2017-2018)

Religions, savoir et politique dans l'Europe moderne

Sylvio Hermann de Franceschi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/2861>

DOI : 10.4000/asr.2861

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2019

Pagination : 341-347

ISBN : 978-2909036-47-2

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Sylvio Hermann de Franceschi, « Religions, savoir et politique dans l'Europe moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 126 | 2019, mis en ligne le 23 septembre 2019, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/2861> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.2861>

Tous droits réservés : EPHE

Religions, savoir et politique dans l'Europe moderne

Sylvio Hermann DE FRANCESCHI

Directeur d'études

I. Orthodoxie thomiste et systèmes théologiques : thomisme et jansénisme aux XVII^e et XVIII^e siècles

Le directeur d'études a poursuivi ses travaux précédemment entamés et consacrés à la genèse et à l'affrontement des systèmes théologiques dans la moderne querelle catholique de la grâce. Dans l'histoire de la théologie catholique, l'âge classique en général et son versant post-tridentin en particulier ont été caractérisés par la multiplication de concurrences entre les systèmes auxquels les différentes écoles doctrinales s'identifiaient. Emprunté aux domaines de l'astronomie et de la musique, introduit à la fin du XVI^e siècle dans le champ de la science des textes par Melanchthon, puis repris par les théologiens protestants, le concept de *système* est ensuite accueilli par les auteurs d'ouvrages philosophiques. Il semble qu'à partir de la mi-XVII^e siècle, la notion devienne de plus en plus fréquente dans les œuvres des théologiens catholiques – il faut y voir vraisemblablement la conséquence du développement acharné des polémiques relatives à la matière contestée des rapports de la grâce divine et du libre arbitre et à la question, non moins âprement disputée, de la morale relâchée et du probabilisme¹. En France, le terme est définitivement mis en honneur, semble-t-il, au lendemain de la publication du *Système de l'âme* (1664) de Marin Cureau de La Chambre (1594-1669) ; il s'impose en philosophie dans les dernières décennies du XVII^e siècle, notamment lorsque les contemporains découvrent la pensée de Malebranche². Fortune soudaine qui ne doit pourtant pas

-
1. Pour une présentation récente de la querelle de la grâce, voir B. QUILLIET, *L'acharnement théologique. Histoire de la grâce en Occident, III^e-XXI^e siècle*, Paris 2007, et, plus précisément sur le tournant des XVI^e et XVII^e siècles, P. BROGGIO, *La teologia e la politica. Controversie dottrinali, Curia romana e Monarchia spagnola tra Cinque e Seicento*, Florence 2009. Sur les controverses relatives à la morale, voir S. BURGIO, *Teologia barocca: il probabilismo in Sicilia nell'epoca di Filippo IV*, Catane 1998, et E. COLOMBO, *Un gesuita inquieto. Carlo Antonio Casnedi (1643-1725) e il suo tempo*, Soveria Mannelli 2006.
 2. Voir l'article fondamental de R. SASSO, « *Système* et discours philosophique au XVII^e siècle », *Recherches sur le XVII^e siècle* 2 (1978), p. 123-131. Consulter aussi J. LE BRUN, *Le pur amour de Platon à Lacan*, Paris 2002, p. 121-124, et ID., *La jouissance et le trouble. Recherches sur la littérature chrétienne de l'âge classique*, Genève 2004, « Une confession religieuse de l'âge classique : le catholicisme », p. 26-28.

dissimuler, ainsi que l'a noté Jacques Le Brun, le fait que la notion de système soit alors parfois péjorativement appréhendée, puisqu'elle renvoie à un ensemble de principes tenus pour exagérément abstraits et irrémédiablement hypothétiques. Le terme est employé selon deux acceptions : il signifie d'abord une thèse générale proposée pour résoudre un problème particulier ; il désigne ensuite une série de propositions articulées entre elles et au moyen desquelles il est prétendument possible de répondre à l'ensemble des difficultés soulevées par une matière spéculative précise. Dans le cas de la moderne querelle catholique de la grâce, trois partis sont en présence à partir de la mi-xvii^e siècle qui défendent chacun un système particulier. Disciples plus ou moins mitigés de leur confrère espagnol Luis de Molina (1535-1600), les jésuites ont organisé l'ensemble de leur doctrine autour du concept caractéristique de science moyenne, *scientia media*, soit la connaissance que Dieu a des futurs contingents. Défenseurs patentés des enseignements de saint Thomas d'Aquin, les dominicains ont, pour leur part, fondé leur système sur la notion cardinale de prémotion – ou prédétermination – physique, *præmotio physica*, par quoi ils désignent le supplément de vertu active conféré par Dieu afin de permettre le passage de l'acte premier, ou simple puissance, à l'acte second, soit l'action elle-même déjà commençante. Au fur et à mesure que l'affrontement entre thomistes et molinistes s'est développé, les deux concepts de science moyenne et de prémotion physique sont devenus de véritables marqueurs doctrinaux grâce auxquels les théologiens catholiques identifient aisément les tenants de l'une ou l'autre école.

Lorsqu'ils s'installent sur la scène polémique, les jansénistes se prévalent surtout de l'autorité de saint Augustin – bien plus, d'ailleurs, que de la caution de Jansénius. Très vite attaqués par les jésuites, ils réagissent en maintenant la parfaite orthodoxie catholique et augustiniennne des cinq propositions censurées par la Bulle *Cum occasione* que le pape Innocent X a fulminée le 31 mai 1653, mais en se gardant prudemment de définir un véritable système doctrinal. Une grande partie de l'effort polémique consenti par le parti moliniste va dès lors consister à essayer d'imposer au jansénisme le cadre contraignant d'une définition systématique afin de mieux pouvoir le réfuter en le stabilisant doctrinalement. Tactique que Fénelon a poussée jusqu'à son degré ultime de perfection en affirmant avec constance que le « système de Jansénius » – l'expression revient sans cesse dans sa correspondance et dans ses textes antijansénistes – se réduit à soutenir que l'attrait de la grâce divine agit invinciblement sur la volonté par l'attrait, du coup nécessitant, d'une délectation victorieuse, *delectatio uictrix*³. Le parallèle était dès lors inévitable avec l'hérésie calviniste. L'archevêque de Cambrai a défini

3. Sur le thème augustinien de la délectation, outre les analyses de P. SELLIER, *Pascal et saint Augustin*, Paris 1995, 1970, « Les deux délectations », p. 329-335, et de J. LE BRUN, *La spiritualité de Bossuet*, Paris 1972, « Une doctrine de la délectation », p. 339-351, voir C. HARRISON, « *Delectatio uictrix*: gracia y libertad en San Agustín », *Augustinus : Revista trimestrial publicada por los padres agustinos recoletos* 40 (1995), p. 105-110, F. TRÉMOLIÈRES, *Fénelon et le sublime. Littérature, anthropologie, spiritualité*, Paris 2009, « La délectation », p. 221-235, et L. DEVILLAIRES, « Le plaisir en théologie : Port-Royal et ses adversaires », dans S. DE FRANCESCHI et R. MATHIS (éd.), *Ruine et survie de Port-Royal (1679-1713). Actes du colloque international organisé par la*

clairement sa stratégie dès 1706, mais il ne s'y rallie définitivement et totalement qu'à partir de son instruction pastorale du 1^{er} juillet 1708 souscrite à l'encontre de la *Justification du silence respectueux* que les théologiens jansénistes Jacques Fouillou (1670-1736) et Nicolas Petitpied (1665-1647) ont publiée anonymement l'année précédente⁴. Après 1708, l'antijansénisme de Fénelon se manifeste essentiellement par une lutte sans relâche contre un prétendu système de la *delectatio uictrix* que le prélat va peu à peu imposer dans les esprits comme caractéristique de la théologie janséniste.

Au moment où il élabore la nouvelle stratégie qu'il va réussir à imposer aux défenseurs de la cause moliniste, Fénelon est surtout préoccupé par la multiplication de textes qui diffusent ce qu'il appelle un « jansénisme radouci ». Ainsi des *Institutiones theologicæ ad usum seminariariorum* de l'oratorien Gaspard Juénin (1650-1713), qui étaient passées inaperçues lors de leur première publication en 1694. En 1701, la seconde édition de l'ouvrage commence à attirer l'attention, et dès lors les *Institutiones theologicæ* du P. Juénin suscitent le soupçon de philojansénisme plus ou moins larvé. Le 12 juin 1706, une ordonnance du cardinal de Noailles, archevêque de Paris, en interdit la lecture⁵. Il est précisé que, convoqué par Noailles, le P. Juénin n'a fait nulle difficulté de rétracter les propositions qui étaient suspectes de jansénisme dans son livre. Le texte de l'ordonnance est suivi d'une déclaration de soumission du P. Juénin, qui affirme que les cinq Propositions ont été condamnées dans le sens de Jansénius, reconnaît qu'on doit signer le Formulaire sans restriction, rejette le subterfuge du silence respectueux et proclame hautement qu'il n'a voulu enseigner « sur les questions de la grâce que la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas »⁶. La déclaration s'achève par l'énoncé de thèses directement contraires aux cinq Propositions. En dépit de la résipiscence du P. Juénin, le parti moliniste s'obstine à poursuivre l'oratorien d'une vindicte acharnée. Le 22 mars 1708, l'évêque de Noyon, Claude-Maur d'Aubigné (1658-1719), antijanséniste rallié et qui va bientôt devenir archevêque de Rouen, publie un mandement par lequel il condamne à son tour les *Institutiones theologicæ* du P. Juénin – mesure que le prélat, à peine nommé à la tête de l'archidiocèse rouennais, réitère le 20 décembre 1708. À en croire M^{gr} d'Aubigné, l'ouvrage du P. Juénin recèle un pur jansénisme dissimulé sous des apparences trompeuses :

Le P. Juénin ne prend pas tout le tour et les expressions de Jansénius, mais [...] si l'on considère la manière dont il s'exprime dans les endroits où l'occasion se

Société des Amis de Port-Royal (Paris, Port-Royal des Champs, 22-23 septembre 2011), *Chroniques de Port-Royal* 62 (2012), p. 149-166.

4. [J. FOUILLOU et N. PETITPIED], *Justification du silence respectueux, ou Réponse aux instructions pastorales et autres écrits de M. l'archevêque de Cambrai*, 3 vol. (s. l.), 1707.
5. *Recueil des mandements, ordonnances, instructions et lettres pastorales de Son Éminence le cardinal de Noailles, archevêque de Paris*, Paris 1718, « Ordonnance portant défense d'enseigner les *Institutions théologiques* du P. Juénin, jusques à ce qu'elles aient été corrigées, et même de les lire, qu'après qu'on aura mis à la tête de toutes les éditions la déclaration de l'auteur et la présente ordonnance », p. 412-417.
6. *Ibid.*, p. 418.

présente tout naturellement de traiter la matière [de la grâce], on conviendra que, sans parler tout à fait sur ce point comme Jansénius, il entre néanmoins au fond dans les mêmes sentiments⁷.

Analyse que le prélat fonde en assimilant, conformément au discours polémique récemment tenu par Fénelon, le jansénisme au système de la *delectatio uictrix*. Pour l'archevêque de Rouen, il n'est pas douteux « que Jansénius, quoi qu'en disent ses défenseurs, n'enseigne que la nature de la grâce efficace consiste dans une délectation victorieuse et tellement victorieuse que la volonté n'y peut résister, mais qu'elle y consent nécessairement, quoique librement »⁸. La thèse, selon M^{gr} d'Aubigné, découle de la 3^e des cinq Propositions proscrites en 1653, selon laquelle, pour mériter ou démériter dans l'état de nature déchue, il suffit que l'homme soit libre de contrainte – même s'il impose une nécessité à la volonté, le secours divin ne porte pas atteinte à la liberté.

Il ne s'agissait pourtant pas de considérer forcément comme hérétiques les auteurs qui expliquaient l'efficacité de la grâce divine par l'attrait de *delectatio uictrix* qu'elle exerçait – en elle-même, la thèse n'a rien de répréhensible selon M^{gr} d'Aubigné. En revanche, le P. Juénin a rejoint le camp de l'hérésie en soutenant que la délectation produite par l'octroi du secours divin est si victorieuse que la volonté y consent nécessairement.

II. Morales du Carême : doctrines du jeûne et de l'abstinence dans le catholicisme latin (xvii^e-xix^e siècle)

L'autre moitié du séminaire a été consacrée à la poursuite des recherches entamées l'année précédente sur les doctrines du jeûne et de l'abstinence dans le catholicisme latin de l'âge post-tridentin. L'effondrement de la pratique quadragésimale des catholiques constaté par les moralistes et largement dénoncé par les prélats à partir de la mi-xviii^e siècle est définitivement assimilé par la pastorale de la mi-xix^e siècle, qui renonce généralement à en prôner le rétablissement pour concentrer ses efforts sur d'autres causes qui lui paraissent plus urgentes, comme l'observance du repos dominical ou l'assistance aux offices. Jusqu'au dernier moment, il s'est pourtant trouvé de sourcilieux partisans d'une restauration de la discipline quadragésimale. Bachelier de l'ancienne Faculté de théologie de Paris, naguère vicaire général du diocèse de Dax, réfractaire et anticoncordataire, l'abbé Charles-Jacques Le Quien de La Neufville (1767-1843) publie en 1843 une *Dissertation sur le Carême* où il s'en prend au laxisme des évêques de France qui sont sans cesse plus nombreux à accorder la permission générale de faire gras en Carême plusieurs jours par semaine. Pour lui, il est évident que les dispenses du maigre sont « sollicitées par les ennemis de la religion », qui veulent « par là parvenir à l'entière

7. C.-M. D'AUBIGNÉ, *Mandement de M^{gr} l'archevêque de Rouen, primat de Normandie, pair de France, pour la publication dans le diocèse de Rouen de son mandement du 22 de mars 1708 pour le diocèse de Noyon, portant condamnation des Institutions théologiques du P. Juénin imprimées à Paris en l'année 1701*, Rouen, 20 décembre 1708, p. 39.

8. *Ibid.*, p. 39.

destruction du Carême », qu'elles sont « accordées très légèrement par un grand nombre d'évêques contre tous les principes de la saine théologie en matière de dispense, faiblesse sévèrement condamnée par Benoît XIV », qu'elles ne sont, du reste, concédées que par « une usurpation manifeste des droits du Saint-Siège », et qu'en les renouvelant plusieurs années de suite, les prélats s'unissent « aux impies pour travailler de concert à détruire le Carême »⁹. Encore en 1843, la réforme quadragésimale opérée un siècle auparavant par Benoît XIV reste la référence à laquelle s'accrochent les défenseurs du Carême rigoureux. Au moment d'entreprendre la rédaction de son ouvrage, l'abbé Le Quien de La Neufville a lu et relu les encycliques *Non ambigimus*, *In suprema uniuersalis* et *Libentissime quidem*, qui composent désormais invariablement le corps de doctrine du rigorisme en matière d'abstinence et de jeûne. Contre-révolutionnaire confirmé, l'abbé Le Quien de La Neufville renvoie aussi aux admonestations sévèrement délivrées par Madame Louise dans une lettre du 7 janvier 1783 adressée à François de Bonal (1734-1800), évêque de Clermont-Ferrand, qui venait d'accorder à ses diocésains la permission de faire gras quatre jours par semaine pendant le prochain Carême – réimprimée en 1839, la missive était devenue un document de ralliement pour les partisans d'une observance quadragésimale rigoureuse. En 1783, Madame Louise donne une sévère leçon à M^{gr} de Bonal, qui a été directeur-général des carmélites quand elle-même était prieure du convent de Saint-Denis. La princesse estime que le motif de la pauvreté du diocèse invoqué par le prélat n'est pas suffisant : « Il y a bien longtemps qu'on veut nous ôter le Carême ; et qui ? des gens sans religion. Depuis que l'Église existe, il y a toujours eu des pays pauvres ; la loi n'en a pas moins subsisté »¹⁰. Au surplus, déclare Madame Louise, la permission du gras ne profite qu'aux riches : les pauvres, eux, n'ont pas les moyens de s'acheter de la viande. La princesse estime que l'évêque a tort de croire qu'il va faire cesser les abus en allégeant le joug de la discipline. Elle n'en veut pour exemple que les résultats obtenus par M^{gr} de Beaumont après la souscription de son mandement du 11 février 1778 qui déclarait que treize fêtes auparavant chômées ne devaient plus l'être désormais en promettant toutefois de veiller à l'observance des autres : « Tous les abus ont recommencé avant la première année expirée ; et hier, fête des Rois, les boutiques de Paris étaient ouvertes »¹¹. Madame Louise adjure M^{gr} de Bonal de révoquer sa dispense et de ne pas servir d'exemple aux autres évêques pour justifier un intolérable relâchement. Le risque est grand, selon elle, de mettre irrémédiablement en péril la discipline quadragésimale :

Ah ! mon Père, soutenez l'Église et l'esprit de l'Église : ne vous laissez point entraîner à une fausse compassion. L'abstinence du Carême une fois lâchée ne sera plus

9. C.-J. LE QUIEN DE LA NEUFVILLE, *Dissertation sur le Carême, où l'on prouve qu'il est d'institution divine ; qu'aucune autorité n'a le droit de l'abolir ; et que les évêques n'ont pas celui d'accorder des dispenses générales de l'observer*, Paris 1843, préface, p. vi.

10. Cité *ibid.*, p. 164.

11. Cité *ibid.*, p. 164.

rétablie : il en a été ainsi de l'usage des œufs ; pourra-t-on même prêcher la pénitence après l'avoir énervée pour céder au luxe des tables¹² ?

Analyse qui n'est pas que de circonstance : avec le mépris des observances quadragésimales doit infailliblement survenir la subversion de l'ordre pénitentiel propre à la vie chrétienne. Fort de l'autorité de Madame Louise, l'abbé Le Quien de La Neufville redonne vie en 1843, mais seulement encore pour quelques derniers instants, aux vestiges du rigorisme qui réglaient l'existence des fidèles scrupuleux de l'ancienne France. Pour « démolir le Carême », poursuit-il, il n'y a que deux manières. L'une consiste à « déclarer franchement qu'on n'en veut plus »¹³, mais elle n'est le fait que des impies. L'autre, plus insidieuse, a rallié les suffrages des évêques français – il s'agit « d'affecter d'avoir un profond respect pour le saint temps de Carême, de faire un pompeux éloge des fervents chrétiens de la primitive Église qui l'observaient avec tant d'exactitude, de témoigner un grand regret de ce que la piété des anciens temps a disparu »¹⁴ ; puis, une fois rendu à la fin du mandement, de se saisir des moindres intempéries saisonnières comme d'un prétexte valide pour permettre le gras pendant la prochaine Sainte Quarantaine. La concession est faite pour un an, mais on ne manque pas de la reconduire l'année suivante, et ainsi de suite : « On sait très bien que par là on travaille très efficacement à détruire le Carême »¹⁵. Pour fermes qu'elles soient, les vitupérations testamentaires de l'abbé Le Quien de La Neufville sont désormais anachroniques et ne font plus entendre que l'écho d'un rigorisme désuet.

Le relâchement de la discipline quadragésimale en catholicité, tenu pour irréversible au mitan du XIX^e siècle, s'est inévitablement attiré les moqueries des protestants. Pasteur du temple de l'Observatoire à Bruxelles depuis 1843, le prédicateur calviniste suisse Léonard Anet donne le 16 mars 1851 une conférence consacrée au Carême de l'Église romaine. Il y relève avec complaisance que les récents mandements quadragésimaux des évêques ne prescrivent plus le jeûne que pour trois jours de la semaine, exception faite de la semaine sainte, durant laquelle les fidèles sont requis de jeûner quatre jours, soit un total de dix-neuf jours au lieu des quarante que comptait le Carême de l'Église primitive : « Au Moyen Âge, Pie IX et ses évêques auraient encouru l'excommunication pour une pareille licence ! »¹⁶. Léonard Anet décrit alors à grands traits les austérités du Carême observé par les premiers chrétiens. Il rappelle la rigueur des dispositions prises par le concile de Laodicée en 364 – son 50^e canon condamnait notamment la pratique qui consistait à rompre le jeûne dès le jeudi saint et il imposait la contrainte de la xérophagie, qui limite les aliments permis au pain et aux fruits secs, jusqu'au dimanche de

12. Cité *ibid.*, p. 165.

13. *Ibid.*, p. 140.

14. *Ibid.*, p. 141.

15. *Ibid.*, p. 141.

16. L. ANET, *Pourquoi les Églises évangéliques n'observent-elles pas le Carême de l'Église romaine ? Conférence tenue le 16 mars 1851 dans la chapelle du Boulevard de l'Observatoire, Bruxelles 1851*, p. 10.

Pâques¹⁷. Pour Anet, il est clair que le Carême des catholiques n'a désormais plus rien à voir avec celui de l'Église primitive – et d'ajouter : « Ce que Rome fait à présent eût été considéré autrefois par Rome même comme une parodie du jeûne »¹⁸. Le protestant soutient vertement que de jeûner consiste essentiellement dans une privation complète de nourriture – le jeûne ne peut se réduire à un simple changement de mets, voire au remplacement de son alimentation habituelle par des plats plus raffinés et plus rares ; or la pratique catholique du jeûne ne prescrit pas autre chose. Anet retient d'ailleurs que les mandements quadragésimaux du cardinal-archevêque de Malines, primat de Belgique, ne font que prôner un semblant de jeûne : ils se contentent de supprimer l'usage de la viande trois jours par semaine, d'interdire de manger de la viande et du poisson à un même repas les quatre autres jours, d'imposer l'obligation de ne manger qu'une fois par jour des œufs consommés pour eux-mêmes – ce qui laisse le droit de les utiliser par ailleurs comme ingrédients dans d'autres préparations. Aussitôt, Anet de commenter : « Qu'est ce que c'est que ces jours *maigres* où l'on peut manger à satiété du beurre, du lait, du fromage, du poisson, des œufs (mêlés aux mets de son choix), et cela sans se priver des boissons fortifiantes ! »¹⁹. Le protestant fustige une pratique religieuse qui se réfugie dans des minuties disciplinaires dont le respect ne fait que l'entraîner du côté d'un matérialisme qui n'a selon lui rigoureusement plus rien de chrétien :

Quand on voit le mandement du Carême se résumer, comme celui de Son Éminence, en une dizaine d'articles d'un règlement de table, de cuisine, disons le mot, quelle pauvre idée ne doit-on pas se faire de la religion ! Je sais bien que dans les mandements il y a des exhortations religieuses et morales [...] ; mais il est de fait que ces articles de cuisine qui terminent le document en sont le résumé ; c'est le côté le plus pratique, c'est la péroraison du discours ! Et c'est aussi de cette manière que les fidèles de l'Église de Rome comprennent le mandement et l'appliquent²⁰.

S'il faut faire la part de l'hostilité protestante à l'encontre de la religion romaine, le propos est révélateur de l'usage que les catholiques font des documents quadragésimaux de leurs prélats.

17. MANSI 2, 572 : « Quod non oportet in Quadragesimæ postrema septimana ieiunium soluere et totam Quadragesimam iniuria afficere, sed oportet totam Quadragesimam ieiunare aridis uescentes ».

18. L. ANET, *Pourquoi les Églises évangéliques n'observent-elles pas le Carême de l'Église romaine ? Conférence tenue le 16 mars 1851 dans la chapelle du Boulevard de l'Observatoire, Bruxelles 1851*, p. 11.

19. *Ibid.*, p. 13-14.

20. *Ibid.*, p. 14.